Moonlight

Film américain de Barry Jenkins

Anaïs Vincent

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3931>

DOI : [10.4000/hommesmigrations.3931](https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.3931)

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2017

Pagination : 192

ISBN : 978-2-919040-38-4

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Anaïs Vincent, « Moonlight », *Hommes & migrations* [En ligne], 1317-1318 | 2017, mis en ligne le 01 avril 2017, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3931> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.3931>

FILMS

Barry Jenkins *Moonlight*

États-Unis

Moonlight, le troisième long-métrage du jeune réalisateur Barry Jenkins, est sorti grand vainqueur de la toute dernière cérémonie des Oscars (meilleure photographie, meilleur second rôle masculin

pour Ali Marshala). Chiron, un jeune Afro-Américain, vit dans le quartier déshérité de Liberty City à Miami. Jenkins a choisi une structure narrative atypique scindée en trois chapitres : enfance, adolescence et âge adulte, inspiré par le magnifique *Three Times* du Taïwanais Hou Hsiao Hsien. Il nous raconte ainsi l'errance et les questionnements existentiels de Chiron, le fils d'une toxicomane (Naomie Harris), violenté par ses camarades de classe, trahi par ses amis, dans sa quête identitaire de jeune gay noir américain.

Caméra à l'épaule, image délicatement tremblante, dès la scène d'ouverture Jenkins donne le ton. Il joue habilement avec les contrastes : entre lumière aveuglante du sud de la Floride et lueur spectrale de la Lune, soleil écrasant des extérieurs qui brûle la rétine et intérieurs sombres, lourd tempo du rap pour couvrir un silence trop pesant et légères nappes de violon introspectives du thème, accessoires clinquants des dealers en opposition au dénuement et à la pauvreté. La fragile intériorité du protagoniste elle aussi contraste avec l'apparence physique de caïd, son épaisse musculature qu'il s'acharne à façonner. Autant d'artefacts qui constituent la carapace de Chiron.

Moonlight est l'adaptation filmique de la lumineuse pièce de théâtre *In the Moonlight Black Boys Look Blue* de Tarell Alvin McCraney. Les deux hommes ont grandi dans le même quartier. Ils ne s'étaient pourtant jamais côtoyés avant de co-scénariser ce long-métrage. Le cinéaste construit une réflexion poétique sur l'identité culturelle. Chiron interroge son ami Juan (Ali Marshala) sur l'origine hispanique de son prénom. Né à Cuba, Juan lui explique – comme une vieille dame l'avait fait pour lui enfant – que sous la lumière de la lune les garçons noirs paraissent bleus, en écho au titre poétique du dramaturge.

Nicholas Britell a composé à sa demande des thèmes musicaux semblables pour chaque élément du triptyque de la vie de Chiron, afin de lier chacune des parties entre elles. Le violoniste Tim Fain a joué le plus doucement possible pour créer une musique sourde et introspective qui renforce les tensions des non-dits, des regards perdus dans le silence et l'immensité de l'océan.

La nature est immersive. Le bruit des vagues qui s'échouent sur la plage n'est jamais très loin. Jenkins filme avec délicatesse l'océan, sublime métaphore de l'inconscient. Pour une scène d'anthologie, la caméra a littéralement été placée dans l'eau, les vagues lèchent l'objectif comme les corps immergés de Juan et Chiron pour cette tendre leçon de natation. Ballotés par le remous des vagues, on est plongé au cœur de la scène.

Cette méditation intelligente propose une vision nuancée sur les minorités loin des stéréotypes habituels. Un regard acéré et tellement humaniste.

Anaïs Vincent